

velle venue s'approchait du comptoir.

Depuis ce jour déjà lointain, puis-qu'il datait de plus de trois mois, Mlle Julie n'avait pu avoir l'heureuse fortune de se trouver seule avec André et, dans son orgueilleuse assurance d'être aimée, ne se doutait pas que cette occasion ardemment désirée et cherchée par elle, M. le garde général la fuyait avec une sorte de terreur, sachant trop bien maintenant ce qu'il avait à redouter.

Aussi paraissait-il très affairé depuis quelque temps, s'arrêtant fort peu avec l'un ou avec l'autre dans la rue du Domaine, afin que Mlle Julie ne s'étonnât pas qu'il en fit autant avec elle.

Elle en souffrait, mais ne l'accusait pas, persuadée qu'il souffrait aussi de cette situation.

Combien de temps cela durerait-il? Jusqu'à quel moment faudrait-il, pour sauver les apparences aux yeux des gens, peut-être un peu trop clairvoyants, paraître aussi indifférents l'un à l'autre?

Elle se faisait ces réflexions à elle-même, un matin, tout en vaquant à ses occupations, souvent interrompues pour mieux réfléchir, lorsque, tout à coup, un grand cri déchirant l'air l'en arracha brusquement et la fit se précipiter dans la rue où d'autres personnes apparaissaient comme elle sur le seuil des portes, avec la même expression effrayée.

—Quoi ? Qu'y a-t-il ? Avez-vous entendu? demanda-t-elle à son voisin, le sabotier.

—Il y a... il y a... répondit-il très troublé, que... Cré nom pourtant! continua-t-il en abandonnant sa boutique et en se mettant à courir sans plus se soucier de la mercière, si c'était mon garçon!

Si c'était son garçon?

Mlle Julie ne comprenait pas; mais déjà il y avait un rassemblement là-bas, au bout de la rue, et il lui semblait bien voir comme une voiture arrêtée.

Quelqu'un d'écrasé peut-être?...

Et, sans prendre le temps de fermer sa porte, vite, elle suivit le sabotier et d'autres gens qui couraient aussi jusqu'à l'endroit d'où venaient les clameurs.

Soudain, elle pâlit, sentant ses jambes se dérober sous elle, tandis que la voix d'André Dechaume, dominant celle de tous les autres, répétait sur le ton du commandement:

—Mais reculez-vous donc ! Vous aussi, père Jobin, ajouta-t-il en s'adressant au sabotier qui, avec des allures de fou, cherchait à lui enlever des bras son petit garçon qu'il portait et qui geignait, blême comme un mort et les yeux clos.

—Y me l'a tué!... Y me l'a tué ! répétait le bonhomme se reculant instinctivement, à l'ordre d'André, mais tendant ses bras vers lui.

— Mais non ! ne l'entendez-vous pas? riposta-t-il, tandis que le cocher de M. Claude Gervais restait debout contre ses chevaux dont il tenait les brides d'une main crispée, ayant encore peine à les maintenir.

—Ce n'est pas ma faute..., balbutiait-il: mes bêtes avaient pris le mors aux dents, et le petit se trouvait au milieu de la chaussée. Ce n'est pas ma faute!

—Bien sûr que non, mon brave homme, je l'ai bien vu, répliqua André; et personne ne vous accuse. Voyons, père Jobin, ne criez pas tant et ne vous accrochez pas à moi; laissez-moi passer que je puisse porter votre petit chez M. Abeille.